

Le spectre de l'invisibilisation

Nadia Hajji

Numéro 10, printemps 2018

Les visages de l'invisible

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88175ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN

2292-101X (imprimé)

2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hajji, N. (2018). Le spectre de l'invisibilisation. *TicArtToc*, (10), 36-39.



Traduction :
« Plus large la vision,
plus étroite la parole »
Al-Niffari.

Le spectre de l'invisibilisation

Nadia Hajji

Du racisme systémique

Le Québec est passé à deux doigts de réaliser une consultation sur la discrimination systémique et le racisme et de se placer ainsi parmi les nations qui reconnaissent leur héritage colonial et prennent une position claire en faveur de l'équité et la justice sociale. Pressé d'en finir avec un sujet qui n'avait pas encore commencé à être traité, le gouvernement libéral est revenu sur son engagement à la suite d'un automne marqué par un débat qui consistait à savoir si, oui ou non, l'exercice avait pour but d'accoler l'adjectif « raciste » aux Québécois et Québécoises. Un débat houleux qui aurait coûté au parti libéral la circonscription de Louis-Hébert, sa chasse-gardée depuis 14 ans, et qui aura fini par détourner la consultation de son objectif premier pour la réduire à peau de chagrin : soit l'organisation d'« un forum sur la valorisation de la diversité ».

Cette substitution à connotation positive et qui, de fait, enraye les problèmes structurels et institutionnels liés au racisme, renvoie à une image idyllique. Celle d'une société qui aurait fait un saut temporel et ne serait concernée ni par la construction de catégories raciales ni par les rapports raciaux issus des empires coloniaux, et qui donc n'aurait pas à mettre en place de mécanismes pour lutter contre le racisme systémique. Dès lors, il s'agit de taire cet instrument de domination

Cette réflexion tente d'éclaircir le rapport de pouvoir existant entre la majorité blanche et les minorités racisées dans le milieu culturel et médiatique. Le spectre qui hante le milieu dénie notre identité plurielle au nom d'une culture *Made au Québec*, qui « invisibilise » la différence et se traduit par la sous-représentation des artistes racisé-e-s. De plus, l'accent mis sur le rapport de force prévalant dans l'industrie de la presse écrite permet d'analyser les mécanismes d'invisibilisation à l'échelle de la scène artistique montréalaise.

de la majorité blanche sur les minorités racisées pour mettre en lumière les « bons coups » liés à la diversité qui attestent de l'esprit d'« ouverture et de tolérance » de la nation. De la même façon que ce rapport de pouvoir

est invisibilisé par nos politicien-ne-s et dans nos débats publics, il est invisibilisé dans le secteur clé de la culture et des médias, vecteur du sentiment d'appartenance à la société et de cohésion sociale. Comment ce spectre qui hante la vitrine culturelle et médiatique québécoise s'oppose-t-il à notre identité plurielle ?

De la « diversité » : entre discours et réalité

Revenons d'abord au discours politique sur la diversité ethnoculturelle québécoise : il y est question d'une société interculturelle, plurielle et inclusive. Le Cahier de consultation (2015), qui présente les balises de la nouvelle politique québécoise en matière d'immigration, de diversité et d'inclusion, rappelle avec justesse que la société québécoise s'est construite, à travers son histoire, sur des vagues migratoires successives (colons européens, esclaves noirs, populations européennes, asiatiques, caribéennes, latino-américaines, moyen-orientales et africaines) qui se sont ajoutées, non sans heurts, à l'histoire des peuples autochtones. C'est il y a près de cinquante ans, en même temps que l'arrivée de populations immigrantes non blanches, que le Québec s'est doté pour la première fois d'une

politique d'immigration et d'intégration. Depuis, « la pleine participation des personnes immigrantes et des personnes des minorités ethnoculturelles nées ici » est au cœur de cette politique, bien qu'elle souffre en réalité de nombreuses limitations comme l'illustrent les nombreuses pratiques discriminatoires et racistes dans les différents secteurs.

Si le gouvernement reconnaissait volontiers l'existence d'obstacles systémiques à cette pleine participation, la consultation dont il s'est désengagé aurait pu avoir une portée diagnostique et pronostique pour notre vivre-ensemble. La sous-représentation des personnes racisées, aussi frappante sur le marché du travail, dans les instances dirigeantes que dans la culture et les médias, est une entrave majeure à la création d'un sentiment d'appartenance et d'inclusion. L'invisibilisation des groupes et des personnes racisés se matérialise dans la projection d'une homogénéité ethnoculturelle blanche qui maintient un imaginaire collectif d'exclusion. Pourtant, la cohésion sociale tient à la réflexion de notre identité plurielle et, pour cela, la culture doit en être un vecteur capital.

Identité plurielle vs culture *Made au Québec*

La rareté de personnages (dans les séries télévisées et les publicités), de journalistes (dans la presse écrite et audiovisuelle) et d'artistes (sur les scènes principales des festivals et dans les galas) issus des minorités racisées leurre l'auditoire, les spectateurs et les lecteurs sur la composition ethnoculturelle réelle de notre société. Cette invisibilisation des personnes racisées traduit la vision monolithique et de surcroît ethnocentrique qui prédomine dans le milieu culturel et médiatique, et qui entre en contradiction avec le discours prévalent sur la diversité. Notre identité plurielle est modelée à l'image d'un Québec « pure laine » quand elle n'est pas effacée de nos écrans, de nos émissions radio et de nos journaux. Notre identité est québécoise « de souche » ou ne l'est pas, ce qui laisse entendre que tout ce qui est « de provenance étrangère » est voué à demeurer dans l'altérité. L'Autre est circonscrit dans un imaginaire lointain et fantasmé, fait de représentations stéréotypées, au nom d'une culture « Made au Québec » qui invisibilise la différence (accents, visages, couleurs de peau, expériences, diplômes). C'est le lot des comédien-ne-s à qui on demande de prendre un accent ou de jouer des rôles clichés (dépréciatifs ou exotiques), des musicien-ne-s que l'on classe par défaut dans la catégorie « musique du monde » (*world music*) et des danseurs-ses à qui l'on refuse la catégorie « danse contemporaine » pour peu qu'ils ou elles aient des origines étrangères.

Le processus d'invisibilisation dans le secteur artistique ne fait exister la différence que dans l'altérité : la fabrication de l'Autre, exotique à souhait et dont la culture supposée est essentialisée, démontre bien les difficultés du milieu culturel à reconnaître l'existence d'un Nous

pluriel. Quand bien même cette différence ne survivrait que dans l'altérité, l'ethnocentrisme du milieu invalide la qualité artistique des œuvres où l'esthétique considérée comme « non blanche » se manifeste. Un exemple saisissant de ce phénomène systémique est celui du gala de l'ADISQ qui, année après année, reproduit une invisibilité sans faille des artistes racisé-e-s. Sans même entrer dans le choix des critères de sélection qui à eux-seuls les pénalisent, le manque de transparence entourant la composition du jury et l'absence d'une présentation de critères de représentativité ethnoculturelle en son sein témoignent de la négligence quant à la représentation de la pluralité de la société québécoise. Si, comme nous le devinons, le jury appartient à la majorité blanche, quelle légitimité a-t-il alors d'évaluer la qualité d'un art dont il n'a pas de connaissances particulières ?

La scène artistique sous la loupe

Alors qu'en théorie la ville de Montréal projette une image inclusive, voire cosmopolite, en pratique les communautés ethnoculturelles ne bénéficient pas des mêmes avantages, privilèges, accès, protections et services que la majorité blanche francophone. C'est dans ce contexte que deux étudiantes du LABRRI et l'équipe de recherche de DAM ont mené une recherche-action sur la représentativité des artistes racisé-e-s de la métropole. Comme la sous-représentation des artistes racisé-e-s est très peu documentée, cette étude permet de démontrer par des chiffres significatifs leur invisibilité dans un rapport de force qui profite aux artistes blanc-he-s francophones. Pour les fins pratiques de l'exercice, les étudiantes ont dépouillé 75 articles provenant des rubriques culturelles et artistiques de journaux de la presse écrite quotidienne provinciale et régionale francophone, *Le Devoir*, *Le Journal de Montréal* et *La Presse*, publiés durant l'été 2017.

Les mécanismes de l'invisibilisation médiatique

Un premier balayage des données a révélé un fait saillant : la sous-représentation des journalistes racisé-e-s. En effet, 4 journalistes seulement sur les 35 recensés, soit 11 % d'entre eux et elles, sont racisé-e-s. Cela corrobore une étude effectuée en 2000 par l'Université Laval, qui a suggéré que plus de 97 % des journalistes canadiens sont blanc-he-s (Pritchard et Sauvageau, 1999). Ces statistiques démontrent le rapport de force entre la majorité blanche et les minorités racisées en jeu dans l'industrie de la presse écrite. L'existence d'une corrélation entre la sous-représentation de journalistes et d'artistes racisé-e-s indique le rôle majeur des médias dans la présentation d'une homogénéité culturelle blanche francophone au Québec. La preuve en est que seuls dix articles recensés, soit 7,5 % de l'échantillon, mettent la lumière sur la diversité ethnoculturelle du milieu artistique montréalais. Pourtant, cette diversité existe bel et bien, mais son invisibilisation signale le

privilège de la visibilité exclusive octroyé aux artistes blanc-he-s francophones, les seul-e-s qui seraient autorisés à représenter la société québécoise dans la sphère publique ou dans les médias. Revers de la médaille de la discrimination raciale, ce privilège blanc renforce les mécanismes de l'exclusion sociale, dont le premier repose sur le mécanisme d'invisibilisation systémique.

Un autre résultat qui laisse incrédule est l'absence de visibilité des Autochtones. C'est ainsi que seuls deux articles sur 75, soit un maigre 2,6 % de représentation, sont consacrés aux arts et à la culture des peuples autochtones alors même qu'en 2016, on comptait 1 673 785 Autochtones au Canada, ce qui représente 4,9 % de la population totale. Cette donnée interroge profondément sur la place que la société québécoise fait aux peuples autochtones, dont la présence sur le territoire précède de quelques millénaires celle des premiers colons européens. Leur invisibilisation est d'autant plus frappante que, dans les faits, la population autochtone

a augmenté de 42,5 % depuis 2006, soit plus de quatre fois le taux de croissance de la population non autochtone. Croissance démographique qui, selon Statistique Canada (2017), continuera de progresser rapidement au cours des deux prochaines décennies pour dépasser les 2,5 millions de personnes. Les artistes autochtones continuent à être passés sous silence dans la presse écrite et demeurent trop souvent dans l'ombre des autres artistes.

La sous-représentation des journalistes racisé-e-s dans la presse écrite, qui constitue un échantillon de celle que l'on retrouve dans la grande machine médiatique, éclaire sur un mécanisme de taille qui annihile la visibilité des artistes racisé-e-s. En présence d'un rapport de pouvoir historique qui privilégie la majorité blanche, il serait plus que pertinent d'inclure dans les médias les

personnes les plus à même d'informer le public sur la diversité ethnoculturelle de la scène artistique. Au-delà de celles et ceux qui livrent le message, c'est surtout celles et ceux qui décident des contenus médiatiques qui doivent représenter de façon juste et équitable la société québécoise. La discrimination des minorités racisées est systémique – comme le privilège de la majorité blanche –

et c'est sur cet aspect qu'il faut s'attarder pour la combattre à la racine, dans le milieu culturel et médiatique comme dans les autres secteurs. **TOC**

Bibliographie indicative :

Ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion (2015), *Vers une nouvelle politique québécoise en matière d'immigration, de diversité et d'inclusion*, Cahier de consultation, 70 p.

Pritchard David et Sauvageau Florian (1999), *Les journalistes canadiens : Un portrait de fin de siècle*, Sainte-Foy, Québec : Presses de l'Université Laval.

Statistique Canada (25 octobre 2017), *Les peuples autochtones au Canada : faits saillants du Recensement de 2016*.

Le Quotidien, [En ligne : <http://www.statcan.gc.ca/daily-quotidien/171025/dq171025a-fra.htm>] (page consultée le 2 janvier 2018).



Politologue de formation inspirée par la pensée postcoloniale et guidée par la pensée décoloniale, **Nadia Hajji** s'est vu confier la responsabilité de mettre sur pied le pôle recherche de DAM, visant à documenter les réalités socioprofessionnelles des personnes racisées dans le milieu culturel. Elle dirige actuellement une consultation indépendante sur le racisme systémique. Cet article a été rédigé en collaboration avec Catherine Bradette, étudiante en anthropologie, qui a participé à une étude réalisée par le Laboratoire de recherche en relations interculturelles (LABRRI) et DAM.